

LA COMPARAISON: RESTRUCTURATION DE CATÉGORIES

Heronides Maurílio de Melo Moura

Universidade Federal de Santa Catarina (Brésil)

Abstract: Some authors accept the fact that vagueness is indeed an important feature of natural languages, nevertheless they also support the idea that natural languages have some devices to eliminate vagueness from some words. Thus, on the one hand they admit that vagueness gives language some flexibility, but on the other hand they believe that it is not necessary to refuse the definition of lexical categories in terms of necessary and sufficient conditions due to the fact that, whenever it is the case, the speaker can make the sense of the words he/she uses precise. I would like to argue that such a process of precisification does not imply that the classical notion of categorization is valid.

Keywords: Comparison, Prototype, Hedges, Vagueness, Reference.

1. INTRODUCTION

Quelques auteurs acceptent que le vague ('vagueness', en anglais) soit un trait important des langues naturelles, cependant ils soutiennent que les langues disposent de certains mécanismes ayant la capacité de supprimer le vague des mots (parmi ces auteurs, on peut citer Fine, 1975; Kamp, 1975; Klein, 1982; Quine, 1960, 1981). Ainsi, ils accordent aux langues la flexibilité favorisée par le vague, mais, en revanche, ils ne veulent pas renoncer à la définition des catégories lexicales en termes de conditions nécessaires et suffisantes, parce que les locuteurs, au besoin, peuvent bien 'préciser' le sens des mots dont ils font usage. Dans l'ensemble de ces 'précisions' à la disposition du locuteur, on trouve les modificateurs de degré, les 'hedges' et les comparaisons.

Je voudrais soutenir, par contre, que l'existence de ces 'précisions' n'implique pas la validité de la définition classique de la catégorisation. Même si les mécanismes cités 'précisent' en

quelque sorte le sens des mots vagues, ils n'aboutissent pas à un changement des catégories lexicales vagues en catégories lexicales non-vagues (définies en termes de conditions nécessaires et suffisantes). Je crois, au contraire, que nous avons affaire ici à un processus de restructuration de catégories, avec changement des effets prototypiques. Les catégories obtenues à partir de ces 'précisions' ne deviennent pas pour autant des catégories classiques. Dans cet article, je propose donc d'envisager la question non plus dans le cadre d'une sémantique logique, mais plutôt dans le cadre d'une sémantique du prototype. Je limiterai mon analyse au problème de la comparaison, mais je pense qu'elle est peut bien être étendue aussi aux 'hedges' et aux modificateurs de degré.

Mais une autre question se pose au préalable. Pourquoi le vague est-il si embarrassant pour les logiciens et certains philosophes du langage? Pourquoi certains parmi eux prônent-ils l'exclusion du vague du langage, même s'ils avouent qu'il s'agit bien d'un avantage communicatif, et pas d'un défaut? Est-ce qu'il y a un conflit insoutenable entre l'approche logique et le vague? Je vais amorcer la discussion par ces questions-là.

2. LE VAGUE ET LA LOGIQUE

On connaît le paradoxe sorite. Un homme de cinq pieds est petit. Si l'on additionne un dixième d'un pouce à cette mesure, l'homme est toujours petit. Nous pouvons procéder de la même façon encore une fois. Un homme de cinq pieds et un dixième d'un pouce est petit. Si l'on additionne un dixième d'un pouce à un homme petit, il n'en est pas moins petit. Et ainsi de suite. Par cette règle, on aboutira à la conclusion absurde qu'un homme de six pieds est petit. En d'autres termes, tous les hommes seraient petits. Donc, si la conclusion est absurde, c'est que les prémisses doivent être fausses. Malheureusement, il n'est pas si facile de montrer la fausseté de ces prémisses.

D'après Max Black (1970), on peut isoler, dans le paradoxe, les deux prémisses suivantes: 1) si tout homme d'une certaine taille est petit, et 2) si la taille d'un petit homme peut être agrandie d'un dixième d'un pouce sans que pour autant il devienne grand, donc tout homme doit être petit. La première prémissse est sûrement vraie. Donc, c'est la deuxième prémissse qui doit être fausse. Black (1970: 5) propose, en une première étape, de nier cette prémissse de la façon suivante: «Il y a une certaine hauteur, h , telle quelle un homme de cette hauteur est petit, tandis qu'un homme de la hauteur $h + \delta$ n'est pas petit, quelle que ce soit la petitesse de δ ». Par cette formule, on fait une démarcation tranchée dans le sens de 'petit', comme les frontières font une démarcation entre deux pays. Cette limite n'est pas évidente (même si dans le cas des frontières les fleuves quelque fois en facilitent la tâche), mais imposée de dehors. Le problème consiste en ceci: rend-on compte du sens d'un mot comme 'petit' en y faisant une démarcation? Si la sémantique doit fournir des règles d'usage des mots, donc ce peut-être une erreur de faire une démarcation quand le terme n'en a aucune. La négation de la deuxième prémissse ne rend pas justice au vrai usage du mot 'petit'. La situation est donc trop gênante. On est ratrappé par le paradoxe, et on ne sait pas comment s'en sortir.

Black ébauche une solution pour le problème (il s'agit plutôt d'une négation du problème que se posent ceux qui essaient d'appliquer la logique aux termes vagues). Il affirme que les règles de la logique présuposent leur application seulement aux énoncés dont la valeur de vérité peut être déterminée (c'est-à-dire des énoncés sans la présence de termes vagues). L'idée est que les principes logiques ne valent que pour les catégories non-vagues, ou pour les objets indiscutables d'une catégorie (un homme de 1,60m est sûrement petit, dans notre culture), mais non pour les cas douteux (un homme de 1,68m est petit ou grand?). Le paradoxe sorti devient, d'une certaine façon, un faux problème. Selon Black, quelqu'un qui veut nous le présenter agit comme si nous aurions affaire, dans le cas des mots comme 'petit', à des concepts précis, et non à des concepts vagues.

Deux conclusions ressortent de cette réflexion de Black. D'abord, les principes logiques seraient irréductibles aux catégories vagues, ce qui me semble parfaitement valable. Par la suite je donnerai d'autres raisons dans ce sens-là. L'autre conclusion est que nous restons sans une sémantique pour les mots vagues, étant donné que la logique ne s'y applique pas.

Il n'y a aucune nouveauté d'affirmer que la sémantique des prototypes peut rendre compte du fonctionnement des catégories vagues (voir, par exemple, Schwarze, apud Kleiber, 1990: 143: «Les catégories fondées sur la ressemblance avec un prototype sont floues par leur nature même»). Ce que je voudrais y ajouter c'est que, quand les locuteurs veulent rendre plus précis les sens des mots dont ils font usage, ils font appel à des restructurations des catégories, avec des changements des effets prototypiques. Il n'est pas loisible de dire que, ce faisant, ils produisent des catégories non-vagues. Dans la section 4, en analysant la comparaison, nous verrons que le mouvement du vague au non-vague, présupposé par certains approches logiques, ne va pas sans poser des problèmes.

Il y a au moins trois approches logiques divergentes pour le problème des prédictats vagues (selon la logique, le vague intervient lorsqu'on ne peut pas déterminer si un objet spécifique est compris ou ne pas compris dans l'extension d'un prédictat, par exemple, si un homme de 1,68m tombe ou ne tombe pas dans l'extension de 'petit'). Les deux premières approches se situent dans le cadre de la logique classique, tandis que la troisième (la logique floue) propose une reformulation de la logique classique. Dans cet article, je n'aborderai que les deux premières approches; sur la logique floue, on peut voir les critiques à ce modèle présentées par Parikh (1994).

Dans le cadre de la logique classique, la première approche est plus traditionnelle et a été soutenue (parmi d'autres) par Quine (1960, 1981). Ce philosophe considère que les prédictats vagues ne peuvent pas être incorporés dans le calcul logique. Malgré l'importance accordée au vague dans les langues naturelles, Quine propose que les sens des termes vagues (des mots comme *grand*, *chauve*, les noms de couleur, etc) doivent être raffinés et que le logicien doit s'en servir *comme si* leurs limites étaient bien définies. La deuxième approche correspond à la théorie de '*supervaluation*' (Fine, 1975; Kamp, 1975; Klein, 1982, etc). Selon cette théorie, les prédictats vagues doivent être incorporés dans le calcul logique comme des prédictats indéfinis par rapport à certains objets. Cependant, cette situation n'est pas trop gênante pour le calcul puisqu'on doit considérer aussi certaines opérations sémantiques qui délimitent le sens des prédictats vagues, de sorte que les énoncés qui comportent ces prédictats retrouvent une valeur

de vérité dans tous les cas, *par rapport* à une certaine précision du sens ('*precisification*'). Ainsi, un énoncé est vrai s'il est vrai dans toutes les précisions.

J'essaierai de montrer que ces deux approches présentent des difficultés sérieuses. Dans l'esprit de la réflexion de Max Black, je soutiens l'idée que la sémantique des mots vagues est irréductible à l'approche logique. Par la suite, je vais exposer quelques arguments dans ce sens-là.

Avant de commencer, précisons que, dans un sens logique, les mots vagues sont des prédictats qui ne permettent pas «d'énumérer sans reste les objets qui tombent ou qui ne tombent pas dans son champ» (Martin, 1992: 26). D'abord, il faut montrer que le vague dissout l'homologie logique du fait et de la proposition. On sait que c'est le *Tractatus Logico-Philosophicus* de Wittgenstein qui a donné un sens précis à cette homologie, avec la Théorie de la Figuration. L'homologie entre les faits du monde et les propositions de la langue est assurée par la forme logique, qui rend possible la transposition dans le domaine des propositions linguistiques, des propriétés structurelles des faits. En d'autres termes, la proposition établit une relation logique entre ses éléments qui equivaut à la relation logique qui les éléments des faits établissent entre eux. La structure de la proposition est ainsi une figuration de la structure du fait qu'elle représente.

Ainsi, il n'y a pas de place pour des expressions vagues. Par exemple, l'énoncé «Pierre s'est réveillé tôt» n'a pas un sens défini. Le vague du adverbe 'tôt' dans se 'réveiller tôt' (cela veut dire quoi précisément? À six heures, sept heures?) contamine la proposition toute entière, et on ne pourrait pas établir une correspondance logique avec un (seul) fait précis dans le monde. L'homologie est perdue, et la proposition ne figure plus la structure du monde.

Passons à une deuxième incompatibilité entre le vague et l'approche logique. Il s'agit d'un argument développé par Sorensen (1994). Selon cet auteur, un modèle logique qui admet les expressions vagues (et ça c'est le cas de la Théorie de 'Supervaluation') pose le paradoxe suivant: la proposition complexe «Either Bill Clinton is chubby or it is not the case that Bill Clinton is chubby» (Ou Bill Clinton est rondelet, ou bien c'est n'est pas le cas que Bill Clinton est rondelet). Si Bill Clinton est un cas douteux de 'rondelet', alors cet individu se trouve dans l'intervalle extensionnel de 'rondelet', c'est-à-dire, quand le prédictat 'rondelet' prend comme argument 'Bill Clinton', l'énoncé dont il fait partie n'a pas une valeur de vérité définie (soit vrai, soit faux). Donc, la proposition «Bill Clinton est rondelet» n'est ni vraie ni fausse.

Le problème consiste en ceci que la proposition complexe «Ou Bill Clinton est rondelet, ou bien ce n'est pas le cas que Bill Clinton est rondelet» est vraie, même si la proposition simple «Bill Clinton est rondelet» est vague (ni vraie, ni fausse). Le paradoxe est que, apparemment, le principe de compositionnalité est nié (ce principe dit que «La valeur de vérité d'un énoncé complexe est exclusivement fonction des valeurs de vérité des énoncés qui le composent»), puisque la valeur de vérité de l'énoncé simple «Bill Clinton est rondelet» est indéfinie, tandis que l'énoncé complexe est vrai. Comment faire le calcul de cette vérité si l'énoncé simple est indéfini? Ainsi, l'admission du vague pose un problème sérieux pour l'approche logique.

Une troisième difficulté que je voudrais exposer c'est que les relations d'inférence entre les propositions ne sont pas affectées par le vague. Or ces relations d'inférence sont l'objet même de la logique (Lepage, 1991:1), ce qui montre encore une fois que le vague est un vrai trou noir dans l'espace logique. On peut bien inférer des prémisses a) Tous les philosophes sont intelligents et b) Pierre est philosophe que c) Pierre est intelligent même si 'intelligent' est un mot vague. Tout se passe comme si le calcul logique était insensible au vague.

Une quatrième difficulté se trouve dans la définition même de prédicat, dans le cadre d'une logique extensionnelle. Selon le modèle logique (Grize, 1971: 40), il est toujours possible de construire un ensemble de prédicats à l'aide de U seulement (U étant un univers dont les éléments sont les valeurs des variables d'objets). En d'autres termes, on peut déterminer les valeurs qui peuvent prendre les variables de prédicats à partir de la donnée de U , les variables de prédicats n'étant rien d'autre que toutes les applications $f: U \rightarrow V$.

Donnons-nous, pour être plus concret, un domaine particulier d'objets: $U: \{x_1, x_2\}$. Nous pouvons calculer le sens des prédicats simplement à partir de l'application de ces prédicats aux objets de l'ensemble U . On aurait ainsi 4 prédicats possibles (pour les prédicats d'une place) à partir de cet ensemble (le V (vrai) et le F (faux) indiquent la valeur de chaque prédicat quand il prend un objet (x_1 ou x_2) par argument):

$x_1 \quad x_2$	$x_1 \quad x_2$	$x_1 \quad x_2$	$x_1 \quad x_2$
V V	V F	F V	F F
<hr/> P ₁	<hr/> P ₂	<hr/> P ₃	<hr/> P ₄

Donc, on a une définition logique des prédicats à partir seulement des applications possibles de ces prédicats aux objets du domaine considéré. Il s'agit, d'ailleurs, d'une question extralogique de savoir si ces applications ont un fondement dans le monde réel. Au point de vue de la logique extensionnelle, ce qui importe pour la définition des prédicats est la valeur de vérité (vrai ou faux) de chaque prédicat par rapport aux objets de l'univers considéré.

Notons encore que P_1 , par exemple, a une valeur logique aussi valide qu'un prédicat comme 'brésilien', par exemple, parce que P_1 est défini comme étant vrai des objets x_1 et x_2 , tandis que 'brésilien' est défini comme étant vrai des individus nés au Brésil.

L'incompatibilité d'un tel modèle sémantique avec la définition du vague saute aux yeux. Le sens d'un mot vague n'établit pas un ensemble défini d'objets desquels il est vrai, et un autre ensemble d'objets desquels il est faux. Il y a certains objets pour lesquels le mot vague n'est ni vrai ni faux (en d'autres termes, ces objets ne sont ni compris ni exclus de l'extension du mot vague). Comment calculer alors le sens d'un prédicat, selon cette perspective logique, si la fonction allant des individus à des valeurs de vérité n'est pas définie? Donc, il n'y a pas de prédicat vague dans une telle perspective. Cette position repose sur la tradition créée, parmi

d'autres, par Frege, selon lequel, dans l'interprétation de Bouveresse (1984: 51), «un prédicat vague n'est pas du tout un prédicat».

3. LE VAGUE DANS LA THÉORIE DE QUINE

Sensible à ces difficultés de la conciliation entre l'approche logique et le vague, Quine, même ayant reconnu l'importance du vague dans les langues naturelles, soutient l'idée que le vague doit être exclu du calcul logique, comme Platon a expulsé les poètes de sa République idéale. Il ne faut pas oublier que Quine accorde de la valeur au vague, et cite la belle métaphore de Richards: un peintre avec une palette limitée peut aboutir à des représentations plus précises par la dispersion et combinaison de ses couleurs, que ce que peut faire un mosaïste avec sa variété limitée des mosaïques. Les couleurs sont vagues, les mosaïques précises, mais les résultats du peintre sont plus riches (*apud* Quine, 1960: 127)

Le problème qui se pose pour Quine est celui de la représentation du vague dans sa théorie logique. En effet, d'après ce philosophe, le vague est un trait essentiel de la langue, à cause de la nature de l'apprentissage linguistique. Selon Quine, l'enfant apprend une langue naturelle à partir des comportements verbaux et non-verbaux de la société dans laquelle il vit. Par conséquent, l'enfant apprend à partir des indices comportementaux. La médiation sociale de l'apprentissage du langage entraîne le fait que les éléments linguistiques ne sont pas clairement explicités pour chaque individu.

Etant donné le behaviorisme de Quine, on pourrait s'imaginer, par contre, que l'exposition directe aux stimulus, qui caractérise les 'sentences d'observation', procurerait aux apprenants une détermination nette et précise des termes linguistiques. Toutefois, comme l'on a déjà vu dans un autre article (Melo Moura, 1996), même le contenu empirique des choses ordinaires n'est pas identique pour tous les individus. Etant donné que les stimulus liés aux sentences d'observation sont eux-mêmes traversés par les comportements sociaux, le contenu de ces stimulus présente une certaine indétermination. La définition behavioriste d'un terme est ainsi soumise au vague.

«Vagueness is of the essence of the first phase of word learning. Stimulations eliciting a verbal response, say 'red', are best depicted as forming not a neatly bounded class but a distribution about a central norm» (Quine, 1960: 85).

Les différents stimulus liés au mot 'red' (rouge) ne sont pas uniformes pour chaque individu, mais ils sont distribués sur le 'space quality' d'un individu selon différentes qualités sensorielles, comme l'intensité, la forme visuelle et la nuance. Cette gradation des stimulus, tous appris en société, amène un sujet parlant à être plus sûr, dans certains contextes, qu'il s'agit de 'rouge', et à être moins sûr, dans d'autres contextes, de quelle couleur il s'agit. Donc, à cause aussi des conditions des stimulus, la définition d'un terme contient le vague.

Tout cela revient à dire que, dans la théorie de Quine, le vague est inhérent au système d'apprentissage social de la langue. Toutefois, selon Quine, le langage est aussi une théorie, définie comme '*interanimation of sentences*' (Quine, 1992: 31). Or la simplicité de la théorie

impose (selon lui) la bivalence logique (principe selon lequel une proposition doit être soit vraie soit fausse), et l'exclusion du vague. Il y a, donc, un conflit entre, d'un côté, l'exigence théorique de la bivalence, et, d'autre côté, le vague inhérent aux mots appris dans les contextes d'observation.

Ce conflit est typique des théories scientifiques. D'une part, il y a la recherche de la simplicité de la théorie, et d'autre part il y a la recherche de la simplicité des données observables. Ces recherches sont souvent contradictoires, parce qu'un gain de simplicité dans la théorie implique parfois l'utilisation de termes qui ne correspondent à l'observation qu'indirectement. Par contre, une systématisation plus complète des évidences de l'observation implique des complications de la théorie (Quine, 1981: 31).

Dans le cas des langues naturelles, le choix de la bivalence signifierait une simplification de la théorie, et le choix du vague signifierait une systématisation plus complète de l'observation. Le choix soit de la bivalence, soit du vague, entraîne à stipuler quelles phrases sont incorporées à la théorie, et quelles phrases restent indécidables par la théorie. La simplification de la théorie, par la bivalence, équivaut à laisser tout un ensemble de phrases dans la catégorie des phrases indécidables.

L'exclusion du vague du champ théorique équivaut somme toute à une idéalisation des données linguistiques, fondée sur le principe de la 'moindre mutilation' (*least mutilation*) des lois logiques. Si l'on admet des termes vagues, il faudrait renoncer à un principe logique censé être essentiel (i.e. le principe de la bivalence), et Quine se refuse à accomplir ce mouvement, au nom du principe de la 'moindre mutilation', même s'il est sensible au fait que la simplicité théorique ainsi obtenue supprime la souplesse procurée par les mots vagues. Selon l'analyse de Margalit (1976: 212): «... determinacy for simplicity's sake, which prevails in science, is often incompatible with the accuracy achieved by the vague terms of poetry». On pourrait bien y ajouter: et par les termes vague de la langue ordinaire aussi!

Quine choisit donc, vis-à-vis le conflit cité ci-dessus, le côté théorique et plaide pour la bivalence, mais il reconnaît que ce choix coûte cher, puisque le système de phrases touchera moins, ou plus indirectement, le champ de l'expérience. Toutes les phrases qui ne sont pas soumises au principe de la bivalence, deviennent des phrases indécidables.

Ce que je voudrais souligner ici, c'est le caractère sémantique de cette indécidabilité des phrases avec des mots vagues. Comparons-la avec un autre type de phrases indécidables. Il s'agit dans ce cas-là de phrases qui décrivent des faits qui ne peuvent pas être connus, par exemple «There was an odd number of blades of grass in Harvard Yard at the dawn of Commencement Day, 1903» (Quine, 1981: 32). La valeur de vérité de cette phrase ne peut pas être déterminée, tout bonnement parce que nous ne pouvons pas nous assurer du fait qu'elle dénote, même si le sens des mots qui la composent est parfaitement clair. Il s'agit donc, dans ce cas-là, d'une indécidabilité épistémique, et non sémantique. Par contre, l'indécidabilité de 'Bill Clinton est rondelet' dérive de l'indétermination sémantique de 'rondelet'. Il ne s'agit pas, dans ce dernier cas, d'une méconnaissance d'un état de choses; les faits concernés ne sont pas inconnus; ce qui manque, ce sont des spécifications linguistiques.

A ce stade de l'exposition, on voit donc qu'il y a au moins deux raisons pour lesquelles Quine croit que le vague est sémantique (concernant le sens des entités linguistiques), et non pragmatique (concernant l'usage de ces entités). D'abord, on a vu que le vague est inhérent à l'apprentissage linguistique. Deuxièmement, les mots sont vagues à cause de la convention linguistique elle-même, et non à cause soit de l'indéfinition d'un fait quelconque, soit de la méconnaissance d'un fait quelconque. Une modification des conventions linguistiques entraîne des modifications du vague.

Mais cette définition sémantique du vague n'est pas sans poser des problèmes. Comme on a vu, Quine tente de cerner le caractère sémantique du vague en termes logiques: les termes vagues sont ceux qui ne sont ni vrais ni faux de certains objets. Ce faisant, il propose en même temps l'exclusion du vague du langage logique. Ce double mouvement théorique soulève une sérieuse difficulté qui me semble évidente, et qui correspond à ceci: comment peut-on définir les mots vagues avec les termes du langage logique ('vrai', 'faux' et même 'objet' sont des termes théoriques) en même temps qu'on soutient que le vague doit être exclu du langage logique? Le vague est-il, au bout du compte, une propriété essentielle des mots, ou s'agit-il d'une question d'usage des mots? En d'autres termes, le vague est-il sémantique ou pragmatique? Quine donne une définition sémantique des mots vagues, cependant il se refuse à incorporer cette définition dans sa théorie logique. Peut-être lui serait-il plus simple de dire que le vague est pragmatique, mais (j'espère bien l'avoir montré) il ne peut pas nier le caractère sémantique du vague.

A mon avis, la contradiction (s'il y en a) entre la définition sémantique et l'exclusion logique a ses origines dans l'incompatibilité entre l'approche logique et l'admission du vague, ce que j'ai essayé de montrer dans cet article. Pour ceux qui acceptent certains principes de la sémantique logique, le vague reste un vrai trou noir à exclure de la théorie. Ou encore, comme dit Black, l'application des principes logiques presuppose l'utilisation de concepts précis.

4. LA COMPARAISON

Je crois que la proposition d'une théorie sémantique dans laquelle le vague soit traité comme un trait important des langues, exigerait que certains principes logiques soient refusés. Je n'en citerai que deux. D'abord, l'idée que le sens doit conduire, comme un chemin conduit à un lieu, à une référence déterminée. Le vague montre, au contraire, que les mots, même s'ils fonctionnent parfaitement dans la communication ordinaire, ne définissent pas un ensemble défini d'objets auxquels ils font référence. La référence n'est pas toujours 'donnée' par le sens.

Le deuxième principe à être rejeté repose sur l'existence de certaines opérations linguistiques qui auraient pour but de fixer les sens des mots vagues, afin qu'ils aboutissent, après ces opérations, à une référence déterminée. L'idée sous-jacente est que, dans les cas où le sens, à cause du vague, ne serait pas un chemin direct pour la référence, on a quand même la possibilité d'opérer sur ce sens afin d'aboutir à une précision sémantique qui recompose l'image rassurante du *Sinn* comme un chemin pour la *Bedeutung*. Et cette reconstitution est d'autant plus rassurante qu'elle est accomplie au sein des langues naturelles, par des moyens aussi simples que, par exemple, la comparaison et les modificateurs de degré: il ne s'agit pas

d'une 'législation' imposée par le logicien. Comme dit Dummet (1981:105), dans sa fameuse oeuvre sur Frege, «What we are called on to provide is a reconstruction and systematization of part of our language: we seek to fix definite senses for the relevant expressions in order to confer a clear content on the question whether we are justified in accepting the disputed statements as true, and, if so, on what grounds».

Une fois donc vu le rapport entre les deux principes, on se rend compte que le deuxième principe présuppose que les mots modifiés par les opérations de précision ('*precisifications*', selon le terme de Fine; 1975) *ne sont plus* des termes vagues. Or, il est possible de montrer que ces opérations ne suppriment pas le vague. J'ai déjà beaucoup parlé des modificateurs de degré (comme *peu* et *très*) dans un autre article (Melo Moura, 1996). Ici je voudrais discuter de la comparaison, qui est d'ailleurs le mécanisme d'élimination du vague cité par Quine (1981): la comparaison, chez Quine, serait un mécanisme linguistique qui permet le remplacement d'un terme absolu vague (par exemple, 'grand'(*tall*)) par un terme relatif non-vague ('plus grand que' (*taller than*)).

S'il veut indiquer par cette idée que la comparaison n'est pas vague (par exemple, étant donné deux individus A et B, A a une taille supérieure à la taille de B), il s'agit là d'une vérité banale. On aurait donc une évasion, et pas une solution du problème (voir Black, 1970: 6). Le paradoxe sorite, par exemple, resterait intact pour l'adjectif 'grand'.

Il y a une autre façon beaucoup plus intéressante de voir l'idée de Quine. Le prédicat relationnel 'plus grand que' serait une 'correction' du vague du prédicat absolu 'grand'. Au besoin, le locuteur utilise le comparatif pour contrôler le vague qui lui semble gênant. De ce point de vue, l'utilisation de la comparaison aurait un effet sémantique sur le sens du mot absolu vague. On aurait donc une solution, et pas une évasion du problème des mots vagues.

Si cela c'était le cas, le terme absolu, en rentrant dans la comparaison, deviendrait un prédicat vrai ou faux de chaque objet qu'il prend comme argument, c'est-à-dire il ne serait plus un terme vague. Alors, à partir de la phrase 'Jean est plus grand que Pierre', on pourrait déterminer le sens précis de 'grand' pour le locuteur de cette phrase, de façon qu'on n'aurait plus des cas douteux d'application de ce prédicat, au moins pour ce locuteur, dans un contexte spécifique. Il me semble, toutefois, que cette conclusion n'est pas valide. A mon avis, la difficulté consiste en ceci: pouvons-nous déterminer le sens d'une proposition d'un seul argument du type «*x* est *P*» à partir du sens d'une proposition relationnelle, du type '*x* est plus *P* que *y*'? La phrase comparative, en tant que phrase relationnelle du type '*x* est plus *P* que *y*', est bien sûr non-vague, étant vraie ou fausse. De ce fait, toutefois, on ne peut pas déduire que la proposition d'un seul argument '*x* est *P*' devient aussi non-vague (pour un locuteur déterminé, dans un contexte spécifique). Or cette déduction semble être implicite dans l'idée selon laquelle la comparaison est une opération grammaticale qui élimine le vague des mots. Et si nous ne pouvons pas calculer le sens du prédicat absolu à partir du sens du prédicat relationnel, c'est difficile de voir l'intérêt d'envisager la comparaison comme une solution pour le problème du vague. Il s'agirait plutôt d'une simple évasion!

Même si l'on accepte cet effet sémantique de 'plus grand que' sur 'grand', il n'est pas sans poser des problèmes, comme j'essayerai de le montrer. La phrase (1) ci-dessous est acceptable et ne contient pas une contradiction.

(1) Jean est plus grand que Pierre, mais en fait il n'est pas grand

Or si l'on admet l'idée selon laquelle la comparaison élimine le vague du terme comparé, on aurait dans cette phrase une contradiction logique, étant donné que si 'Jean est plus grand que Pierre' est vraie, alors 'Jean est grand' est aussi vraie, puisque la comparaison citée est censée imposer une certaine délimitation de 'hauteur' (par rapport à l'individu 'Pierre'), et l'individu 'Jean' est au-delà de cette délimitation, donc il est 'grand'. Mais le problème consiste en ceci que la deuxième proposition simple de la proposition complexe (1) dit que 'Jean est grand' est fausse. Donc, on aurait une contradiction entre les deux parties de la phrase (1), la première affirmant la vérité de 'Jean est grand', et la deuxième affirmant sa fausseté.

Si l'on ne veut pas tout de même aboutir à cette conclusion de la contradiction de la phrase (1), il faut refuser l'idée selon laquelle l'apparition d'un terme vague comme 'grand' dans une comparaison en supprime le vague. En d'autres termes, la comparaison 'plus grand que Pierre' n'introduit pas une condition nécessaire et suffisante de définition de la catégorie 'grand'.

L'analyse logique (si notre façon de voir la suggestion de Quine est correcte) paraît supposer que la comparaison de certains individus situés dans une échelle élimine l'indéfinition des limites qui séparent dans cette échelle les valeurs positive et négative. En d'autres termes, tout se passe comme si la comparaison de 'Jean' et 'Pierre' par rapport à la grandeur, impliquerait que le terme 'grand' devient non-vague. Mais, comme l'on a vu, le vague persiste tout aussi insidieux, et on ne revient pas à la situation idéale où le sens est un chemin pour la référence.

La sémantique de la comparaison, par rapport au vague, est très nuancée, et c'est bien simpliste de la voir comme une simple élimination du vague. Par contre, je voudrais souligner qu'il y a en fait un certain effet sémantique de la comparaison sur le vague du terme absolu, mais c'est plutôt sous la forme d'une restriction du vague, ou d'une reconstruction de ce vague, en y ajoutant certaines spécifications absentes dans le terme absolu (vu en dehors de la comparaison). Cependant, ce n'est pas facile de saisir en quoi consiste cette restriction, parce qu'on a vu que la phrase (1) n'entraîne pas que 'grand' soit défini comme étant vrai de tous les individus plus grands que 'Pierre'. C'est-à-dire que, pour le locuteur de (1), 'être plus grand que Pierre' n'est pas une condition suffisante pour être 'grand'. Mais peut-être, on pourrait dire que la comparaison de (1) impose une condition nécessaire qui consisterait en ceci: pour le locuteur de (1), un individu n'est 'grand' que si il est au moins aussi grand que 'Pierre'. Cette condition nécessaire correspond à la restriction du vague de 'grand' par la comparaison: on définit le sens de 'grand' pour le locuteur de (1) à partir d'un seuil inférieur (grandeur de 'Pierre'), qui n'était pas indiqué dans le sens du terme absolu de 'grand'.

Répétons, toutefois, que cette restriction du sens ne supprime pas le vague, parce qu'on a une condition nécessaire, mais non pas une condition suffisante. On pourrait résumer cela de la façon suivante: pour le locuteur de (1), la catégorie 'grand' ne comporte pas les individus plus

petits que ‘Pierre’, mais aussi elle ne comporte pas tous les individus plus grands que ‘Pierre’. Or, si l’on n’a pas de conditions nécessaires et suffisantes, on ne peut avoir une définition précise d’un terme, donc on y a le vague. Comme dit Kleiber (1990: 21), «Le rassemblement dans une même catégorie d’objets différents ne fait en effet plus de difficultés si l’on admet que les éléments réunis présentent un certain nombre d’attributs en commun. (...) La catégorisation ainsi conçue répond à un modèle de conditions nécessaires et suffisantes». La comparaison ne fournit pas de conditions nécessaires et suffisantes de catégorisation d’un terme comme ‘grand’, donc elle ne correspond pas à une opération d’élimination du vague.

Taylor (1989: 76), dans le cadre d’une sémantique des prototypes, donne une nouvelle définition du concept de ‘hedge’. Pour lui, le rôle d’un hedge est celui de restructurer une catégorie. Ainsi, par exemple, le hedge ‘par excellence’ aurait le rôle de restructurer une catégorie «in such a way that the category consists only of prototypical, or close to prototypical members». De sorte que l’énoncé (2) ci-dessous est faux, parce que «a turkey» n’est pas un oiseau prototypique.

- (2) A robin is a bird *par excellence*.
- (3) ? A turkey is a bird *par excellence*.

Je propose l’application de cette définition de ‘hedge’ à la comparaison. Un des rôles sémantiques de la comparaison serait donc celui de restructurer la catégorie lexicale à laquelle le comparatif s’applique. La comparaison n’introduit pas des conditions nécessaires et suffisantes de définition d’une catégorie, mais elle donne lieu à une restructuration de la catégorie en cause, en fournissant un prototype ou un point de repère valable pour un locuteur spécifique dans un contexte donné. Comme on l’a vu, la comparaison impose une certaine condition sémantique de définition de la catégorie; cette condition repose sur la restructuration de la catégorie autour d’un prototype ou d’un point de repère introduit par la comparaison elle-même.

Dans le corpus analysé (Melo Moura et Surdi, 1997), il y a deux types d’éléments qui peuvent occuper la position du terme comparant: un prototype ou un point de repère.

- (4) João é alto como um jogador de basquete.
(Jean est grand comme un joueur de basket).
- (5) Chapecó não deve crescer como São Paulo.
(Chapecó ne doit pas s’agrandir comme São Paulo).

Dans (4) et (5), la position de comparant est occupée par un prototype.

- (6) Ele é alto, é mais alto que eu.
(Il est grand, il est plus grand que moi).
- (7) Antigamente a paquera era mais difícil que hoje.
(Autrefois la drague était plus difficile qu’aujourd’hui).

Dans (6) et (7), la position de comparant est occupée par un point de repère de valeur déictique. Nous pouvons aussi rapprocher la comparaison avec un prototype (4 et 5) du fonctionnement d'un 'hedge' comme «*every*» (très), cité par Lakoff (1972: 196). Le hedge 'très' sélectionne les éléments d'une catégorie qui sont les plus centrales de cette catégorie. Une condition de ce hedge est celle-ci: «*x* est très grand» → «*x* est grand». Par conséquent, nous pouvons supposer que la construction «*x* est très P» ait un comportement homologue à la construction «*x* est aussi/plus P qu'un prototype». Les deux constructions impliquent que «*x* est P».

Dans le portugais brésilien, on a peut-être une preuve de cette homologie sémantique. Nous avons dans cette langue un comparatif elliptique dont le terme comparant a été effacé, comme dans l'énoncé (8) ci-dessous:

- (8) João é feio que só (SN_v).
 (Jean est laid que seulement (SN_v))= (Il est très laid).
 SN_v = syntagme nominal vide.

L'expression '*que só*', dans ce type de phrase, n'est plus interprétée comme introduisant une comparaison, mais tout simplement comme un adverbe d'intensification. C'est-à-dire, cette expression a justement le rôle du hedge «*muito*» (très). Ce qui nous semble révélateur c'est que le terme comparant vide ne peut être rempli que par des prototypes, comme dans le cas de l'énoncé suivant:

- (9) João é feio que só o demônio
 (Jean est laid que seulement le diable)= (Jean est aussi laid que le diable)

Les expressions comme (9) démontrent l'homologie proposée entre les constructions avec «très» et les comparatifs avec un prototype. Toutes les deux impliquent que «*x* est P».

5. CONCLUSION

Deux conclusions s'imposent donc: 1) Les 'précisions' par le moyen des hedges, de la comparaison et des modificateurs de degré ne représentent pas une transformation des catégories vagues en catégories non-vagues (définies en termes de conditions nécessaires et suffisantes). 2) Ces 'précisions' ont la fonction de restructurer les catégories concernées, par un nouveau arrangement des structures prototypiques des mots. Cette fonction peut être remplie de plusieurs façons. Je n'en ai cité que deux: (a) l'adjonction de nouvelles spécifications sémantiques, avec l'introduction d'un point de repère; (b) la sélection des éléments les plus centrales des catégories d'origine (avec, par exemple, l'utilisation des hedges 'par excellence', 'très', etc.).

RÉFÉRENCES

- Black, M. (1970). *Margins of Precision*. Cornell University Press, Ithaca.
- Bouveresse, J. (1984). *Le philosophe chez les autophages*. Minuit, Paris.
- Dummett, M. (1981). *Frege: Philosophy of Language*. Harvard Press, Cambridge (Mass.).
- Fine, K. (1975). Vagueness, truth and logic. In: *Synthese* 30, 265-300.
- Grize, J-B. (1971). *Logique Moderne 2*. Gauthier-Villars/Mouton, Paris.
- Kamp, J. (1975). Two theories about adjectives. In: *Formal Semantics of Natural Languages* (E. L. Kelnan (Ed.)). Cambridge Press, Cambridge.
- Kleiber, G. (1990). *La sémantique du prototype*. PUF, Paris.
- Klein, E. (1982). The interpretation of adjectival comparatives. *Journal of Linguistics* 18, 113-136.
- Lakoff, G. (1972). Hedges: a study in meaning criteria and the logic of fuzzy concepts. *Chicago Linguistic Society* 8, 183-228.
- Lepage, F. (1991). *Eléments de Logique Contemporaine*. Dunod, Montréal.
- Margalit, A. (1976). Vagueness in vogue. *Synthese* 33, 211-221.
- Martin, R. (1992). *Pour une logique du sens*. PUF, Paris.
- Melo Moura, H. (1996). La sémantique du vague: un modèle d'application. *Actes de la Première Rencontre de Jeunes Linguistes*. Centre d'Etudes Linguistiques (Université du Littoral), Dunkerque.
- Melo Moura, H. et Surdi, M. (1997). Um olhar sobre a semântica da comparação. *Working papers in linguistics*. UFSC, Florianópolis (Brésil).
- Parikh, R. (1994). Vagueness and utility. *Linguistics and philosophy* 17, 521-535.
- Quine, W.O. (1960). *Word and Object*. Harvard, Cambridge, Mass.
- _____. (1981). *Theories and Things*. Harvard, Cambridge, Mass.
- _____. (1992). *Pursuit of Truth*. Harvard, Cambridge, Mass.
- Sorensen, R. (1994). A thousand clones. *Mind* 103, 47-58.
- Taylor, J. (1989). *Linguistic categorization. Prototypes in Linguistic Theory*. Clarendon Press, Oxford.
- Wittgenstein, L. (1993). *Tractatus Logico-Philosophicus* (Traduction brésilienne). EDUSP, São Paulo.